

Depuis que j'habite Paris, j'ai pris l'habitude de fréquenter les cimetières. Au début, j'y allais poussé par un défi un peu vague. Puis je me suis inventé des prétextes : J'allais à la recherche de tombes de défunts au noms de famille à consonnance portugaise. Puis, à la recherche de stèles aux inscriptions contondantes comme 'mère', 'maman', 'père', 'papa', 'mon amour'. Mais c'est finalement les tombes de X qui m'ont le plus intéressées. À défaut d'inscriptions et d'informations sur la personne décédée, il n'y a qu'un caveau en marbre, parfois même pas, juste un tas de terre qui finit pas s'écailler ou une plaque en béton pas très épaisse qui s'effrite lentement.

Dans le vieux cimetière de Vitry sur Seine j'ai pu lire ce message sur une tombe : « La terre te cache, mais nos yeux te voient toujours ». Cette force de vision par-delà l'objet regardé a retenu mon attention. Car si l'image impérissable de l'être cher disparu résiste au temps qui passe, que dire de l'image de quelqu'un que l'on a jamais vu, dont on ne connaît rien, mais qui gît là et nous interpelle par son invisibilité plus que par son silence ? Que faire de ce rien, de cette carence d'indices ? Comment imaginer ? Qu'y-a-t-il à raconter ?

Mes lectures de l'œuvre de la philosophe Marie-José Mondzain m'ont conduites à un livre sur le deuil dont elle signe la préface. Le livre s'intitule *L'énigme du deuil*. Écrit par la psychanalyste Laurie Laufer, on y redécouvre George Perec : « s'il est un écrivain qui a travaillé la mémoire qu'il dit lui-même avoir perdue, c'est George Perec » dit-elle. « Dans son geste d'écrire, il évoque la perte de ses parents par l'absence même de souvenir, comme si la désagrégation de l'image avait eu lieu et qu'il s'agissait désormais pour lui de chercher et de construire. Il ne cherchera pas à "combler" le manque, mais à en comprendre la fonction, à comprendre comment, à partir du vide, l'épreuve de lui-même devient vivable.

Le père de Perec est mort en France, à la suite de blessures de guerre en 1940. Perec avait quatre ans. Sa mère a été déportée en 1943 à Auschwitz et, en 1947, la famille reçoit "l'avis de disparition". Rappelons que Perec a écrit *La disparition* - roman lipogrammatique selon le vocabulaire de l'Oulipo -, un livre entier construit suivant les règles d'une contrainte stylistique qui prenait tout son sens puisqu'il s'agissait d'écrire sans la lettre e : sans "e" qui devient "sans eux".

L'écriture de George Perec est faite de morceaux de puzzle : stratifications et signes codés, écriture et réécriture, une machine aussi complexe que l'appareil psychique. Perec le sait, il sait aussi ce qu'est la psychanalyse. L'absence et la disparition, il en a fait acte d'écriture et de trace. Évoquant ses parents disparus, il dit : J'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur manque indélébile et que la trace en est l'écriture : leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie. »

J'aimerais ainsi laissé par notre présence ici aujourd'hui auprès de cette tombe de X, le souvenir d'une mort qui restera pour nous, chers amis, l'affirmation de nos vies.